

Claquer des portes

Texte **d'André Wilms**
Libération 31 juillet 2012

Claquer des portes : oui, bien sûr. Tous les jours, tous les matins. Je peux en claquer pas mal, des portes, car mes enfants sont grands. Je n'ai plus rien à perdre. On devrait en claquer plus, d'ailleurs. Réhabiliter une forme de violence, l'insulte nominative, dans la tradition situationniste. J'aimerais que *Libération* propose des numéros spéciaux Insultes, puis des numéros spéciaux Admirations. Aux mêmes.

La première porte que j'ai claquée est Strasbourg. J'y suis parti le plus tôt possible, à 17 ans, et je souhaite d'ailleurs qu'on rende l'Alsace aux Allemands. Sauf Strasbourg, qu'on garderait. On ne laisserait plus entrer aucun Alsacien. Claquage de portes définitif. Ils seraient très contents, ils veulent tous être allemands. On donnerait aussi tout le Sud de la France à l'Italie, même Avignon. On se débarrasserait du Var, de tous ces endroits où le FN fait un bon score. On n'a pas vraiment claqué la porte à Sarkozy, qui a plutôt bien résisté, contrairement à ce qu'on dit. Le capitalisme claque des portes tous les jours sur les employés. J'aimerais aussi claquer la porte à tous les comiques. La terreur des comiques : je ne les supporte plus. A l'exception bien sûr de Buster Keaton et Chaplin. Ce que j'abhorre, c'est l'esprit de dérision, ce rire obligatoire, le comique radiophonique et télévisuel, ce qu'on peut résumer par "l'esprit Canal". C'est une plaie. Je n'aime pas les comiques, donc. Mais je claque la porte aussi sur nos grandes stars dont de braves orques sont obligées de bouffer les guiboles. Et aussi sur les nègres qui poussent les fauteuils des handicapés - lesquels, en échange, leur expliquent l'art contemporain, car il est trop bête pour comprendre tout seul, le nègre. Je claque la porte à ce genre de cinéma français, lequel me la claque aussi, et fortement. Je ne compte pas améliorer mon sort par mes propos.

Je suis parti à 17 ans de la province alsacienne, qui est encore pire que la province française. Pour être beatnik. Je voulais aller à New York, j'ai atteint Toulouse. J'étais plâtrier, j'ai mon CAP. Quand on naît à Strasbourg, on ressent une profonde injustice. Aucun être humain ne veut naître à Strasbourg. Si on organisait un référendum parmi les foetus, et qu'on leur demandait : "alors, naissance à New York ou à Strasbourg ?" je pense que 97% répondrait "New York". OK, il reste 3%, ce n'est pas nul.

A Toulouse, je faisais de la plomberie, c'était un peu mieux que le plâtre. Dans un bistrot, je discute avec un type, qui cherchait un machino. Je n'étais jamais allé au théâtre. Je n'avais jamais lu, d'ailleurs. Je me suis rattrapé après. Je dis oui. Et très vite, j'ai été embauché comme cintrier. Ils me faisaient aussi faire de la figuration. Mon premier passage sur scène ? Une version moderne du *Misanthrope*, où je tenais la laisse du chihuahua de Célimène. Qui me pissait dessus assez souvent : j'ai commencé ce métier en me faisant pisser dessus, c'était une préfiguration.

Puis j'ai claqué la porte au théâtre, j'en ai eu marre, on était en 1967, je voulais brûler tout ça, cet art bourgeois, et j'ai commencé à militer à la Gauche prolétarienne (GP). J'en ai eu assez vite ma claque, de leur moralisme, et moi qui viens de la classe ouvrière, je savais bien qu'elle ne voulait pas faire la révolution. Je connaissais déjà l'usine, je n'avais pas besoin de m'établir. Mais attention, pas d'ironie sur les établis, j'ai un immense respect pour tous ceux qui ont été capable de se nier en tant que classe dirigeante. Qu'ils aient eu ce courage. J'ai un grand respect pour monsieur Linhart, et aussi Tiennot Grumbach, toujours avocat du droit du travail, chez Renault à Flins, notamment. Ce sont eux qui ont sauvé notre génération.

J'avais besoin de gagner ma vie, un type de la GP, Olivier Perrier, me conseille de rencontrer un Allemand, Klaus Michael Grüber, qui cherchait des gens. Je me présente à Grüber : *"Je suis un militant d'extrême gauche."* Lui, du tac au tac : *"Ce sont de très mauvais comédiens."* Et il m'a mis sur scène, mais sans me donner de texte, puisque j'étais mauvais comédien. La pièce durait quatre heures. Au début, je mangeais un sandwich derrière quelqu'un, durant deux minutes. Puis je me suis mis à manger le même sandwich, mais pendant dix minutes. Et à faire de plus en plus de trucs, toujours en muet, pour finalement être toujours sur le plateau. C'est parce que j'avais claqué la porte de plâtrier, puis de machiniste, que je me suis retrouvé sur les planches. J'ai appris par admiration. J'ai admiré Grüber à un point inouï. Je parlais comme lui, je marchais comme lui. Il m'a tout appris. Pas seulement au théâtre, dans la vie. Il m'a permis de claquer des portes, car il m'a donné une force qui me permettait de dire non. Ma mère allait voir mes spectacles. *"Qu'est-ce que c'est triste ! On ne rigole pas. Qu'est-ce que j'ai pu m'ennuyer, c'est terrible."* L'ennui est constitutif du théâtre, il faut arrêter de vouloir s'amuser tout le temps. Elle aurait aimé que je sois Jean Lefèvre, c'était son acteur préféré. Je n'ai jamais joué dans une pièce où les portes claquent - on dit ça du boulevard - mais j'aurais adoré être dans *Boeing Boeing*, de Marc Camoletti. J'y aurais été mauvais, probablement. Quand Jacqueline Maillan a joué chez Chéreau, c'était raté.

J'ai claqué la porte de la Comédie-Française. Pas claqué, puisque je n'y suis pas entré, quand Jean-Pierre Vincent me l'a proposé dans les années 80. Je suis resté sur le seuil. On accepte pour faire plaisir à sa mère, la mienne était morte. Etre pensionnaire du Français : ce n'est pas acceptable, ce sont les vieux qui sont pensionnés, j'étais trop jeune. Et je connaissais déjà la pension, ça ne m'avait pas tellement plu, enfant. Rien que le terme : je le déteste. Je suis époustoufflé par tous ces gens qui font du jogging et tous ceux qui regardent des pornos. A mon avis, ce sont les mêmes. C'est la même pratique solitaire, le monde du doping. Ils ne sont pas excitants, ni les uns ni les autres. L'érotisme n'est jamais que de la parole, or, le porno en est privé.

Il n'y a pas que Grüber, je peux aussi dire du bien des vivants : Kaurismäki, bien sûr. Ou Valeria Bruni-Tedeschi, elle est épatante. Elle pourrait me demander n'importe quoi. En ce moment, le cinéma intéressant est tourné par des femmes. Il y a des portes que je n'ai pas claquées pour des raisons dont j'ai honte. Trois ou quatre films qu'on accepte en prétendant que c'est pour l'argent, alors que c'est faux : la raison est qu'on espère être accepté dans le monde des comédies populaires qui marchent. Il y a Johnny, Valérie Lemercier, on se dit qu'on va se faire repérer. J'ai vraiment envie de me claquer une porte à la gueule quand je pense à ça.

Quand on est vieux, on a moins envie de claquer de portes, car on sent que la dernière va bientôt claquer sur vous, et qu'elle sera définitive. Chaque heure passée est une heure de moins dans le cercueil. J'aimerais finir dans un claque, justement. Mais avant, j'aimerais former un groupe de panthères grises, en France. Elles existent encore aux Etats-Unis, je crois. A nos âges, personnes ne nous mettra en prison. On pourrait recommencer à piller Fauchon. J'invite tous les acteurs non reconnus par la profession à venir, le 12 septembre 2012, piller avec moi la grande épicerie du Bon Marché, et à redistribuer ensuite notre butin.